

Prologue

N^otre maison est une scène de crime. Comment ai-je pu dérailler à ce point et en arriver là ?

Une main contre le mur, je traverse le rez-de-chaussée. Je crains moins de glisser sur les dalles de marbre ensanglantées que de me couper sur les tessons de verre.

Hormis le tic-tac de l'horloge dans l'entrée, pas un bruit. Le calme qui règne chez nous frôle l'irréel. D'habitude, quand je me lève vers 3 heures du matin, les autres dorment à poings fermés mais le silence ne me semble jamais aussi assourdissant. Les murs ont-ils le pouvoir de s'imprégner des événements qui se déroulent dans une maison ?

J'arrive dans l'entrée. Le miroir est fracassé, en mille morceaux. Des éclats longs comme le bras côtoient de minuscules fragments, tous plus tranchants que la lame d'un couteau de boucher. Mes mains coupées en plusieurs endroits me font un mal de chien. Il y a des coulures de sang tout le long de la cage d'escalier, jusque dans le couloir. Des petites flaques se sont formées à l'endroit où les plinthes rejoignent le sol. Le goût amer du sang persiste dans ma bouche. Mon œil droit continue d'enfler et ne va pas tarder à se refermer entièrement. D'ailleurs, tout mon visage est engourdi de ce côté-là, et j'ai la lèvre inférieure éclatée vers le milieu. Parler serait douloureux.

De toute manière, je n'ai plus personne à qui parler.

Du bout des doigts, avec mille précautions, je palpe mon visage. Du côté gauche, ça brûle encore mais le sang a cessé de couler. Il faut que j'y aille doucement, sinon la plaie va se rouvrir. Je sais que je devrais filer à l'hôpital mais là-bas, on me posera forcément un tas de questions.

L'escalier qui descend au rez-de-jardin est plongé dans le noir. Mais moi, je sais ce qui se cache dans l'obscurité et je ne tiens pas à voir ça. À revoir ça. Adossée au mur, je reprends mon souffle puis sors l'enveloppe pliée que je garde constamment sur moi, depuis des semaines, dans la poche arrière de mon pantalon. Je regarde l'adresse manuscrite. Cette écriture, je la reconnais, mais l'enveloppe, je n'ai pas encore eu le courage de l'ouvrir.

Il le faudrait, pourtant. C'est le moment ou jamais de me confronter à mon passé. Du pouce, je décachète l'enveloppe, la laisse tomber à terre et déplie la feuille.

La lettre s'ouvre ainsi :

Ma fille chérie.

Mes yeux s'embuent. J'essaie de déglutir, sans y parvenir. Une main plaquée sur la bouche, je poursuis ma lecture :

Si tu as besoin de moi, sache que je suis là. Laissons le passé derrière nous, c'est l'avenir qu'il nous faut écrire à présent.

Je presse la lettre contre ma poitrine, les larmes coulent. Je n'arrive plus à les retenir.

À dire vrai, je ne sais même pas pourquoi je pleure. Jamais je ne me laisse aller comme ça. O.K., je ne suis pas censée pleurer, mais après tout, qu'est-ce que cela peut bien faire ? Ravalant mes larmes, je regarde le carnage autour de moi, les vestiges de ce qui fut autrefois un foyer heureux.

C'était inévitable, je le sais. Mais jamais je n'aurais imaginé qu'il faille en passer par là, ou que cela irait aussi loin.

1

Sophie

Vendredi, deux semaines plus tôt

L'annonce dans les haut-parleurs me tire de ma rêverie, les portes coulissantes s'ouvrent. Sur le quai du métro, je passe sans vraiment les voir devant de grandes affiches publicitaires vantant les mérites d'une nouveauté au Sherlock Holmes Museum, à deux pas de là. Après avoir traversé un dédale de couloirs, j'émerge dans Park Square. Soleil au rendez-vous, ce matin. Bruits de véhicules qui passent.

Notre maison ne se trouve plus qu'à trois minutes à pied, dans Chester Terrace, face à Regent's Park, un îlot de quelque 150 hectares de verdure appartenant à la Couronne. Un havre de paix en pleine nature, quoique soigneusement entretenu, au cœur de Londres. Les Beckham, Kate Moss et l'un des frères Oasis habitent ici – ou du moins, possèdent des résidences dans le quartier. Personnellement, je ne les ai jamais croisés, mais on ne croise pour ainsi dire jamais nos voisins.

Quelques passants me jettent des regards en biais, ils m'ont peut-être reconnue, mais je trace ma route au pas de charge, je les remarque à peine, pas plus que les feuilles en bourgeons annonçant le passage

du printemps au début de l'été. Si les nuits demeurent fraîches, durant la journée les températures oscillent entre étonnamment basses pour un printemps et franchement hautes pour un été. Mes pensées, cependant, sont entièrement accaparées par ce qui m'attend à la maison. Comment vais-je m'en sortir, aujourd'hui ? Être mère au quotidien, ça ne s'apprend pas dans un bouquin. Et c'est bien dommage.

Comme je franchis le portail de l'allée privée longeant le parc, le brouhaha de la circulation reflue. L'accès n'est pas interdit au public mais les gens qui n'habitent pas ici n'ont pas à passer dans cette rue privatisée, qui garantit une véritable intimité aux résidents. Je gravis les marches du perron de notre demeure de style géorgien, introduis la clé dans la serrure et marque une pause avant d'entrer.

L'instant d'après, mes talons claquent sur le sol en marbre du vestibule, la porte se referme derrière moi, je retire mon manteau. Dans un coin de mon champ de vision, à l'autre extrémité de l'entrée, j'aperçois une silhouette dégingandée appuyée contre le chambranle de la porte, à côté de l'entrée de la cuisine.

Tout en glissant un cintre dans mon manteau, je jette un coup d'œil à mon reflet dans le gigantesque miroir ciselé qui trône dans l'entrée. Pas de doute, l'équipe de maquillage et de coiffure parvient à faire des miracles pour dissimuler mon manque de sommeil, mes cernes et mes pattes d'oie. Le résultat manque toutefois de naturel et me donne un air guindé, bien trop apprêté. J'ai les cheveux relevés, ça fait plus professionnel, je trouve, même si tout le monde n'est pas d'accord sur ce point. Enfin, je ne vais pas me plaindre, on me dit souvent qu'on m'envie mon allure. La vérité, c'est que sans l'équipe

au studio, je ne ressemblerais pas du tout à la Sophie Beckett qui passe à la télévision. Il est tout juste midi et j'ai déjà l'impression d'avoir abattu une journée entière de boulot.

D'ordinaire, je quitte le studio un peu avant 10 heures mais une réunion avec l'équipe de production m'a empêchée de consulter tout de suite mes messages – et les nombreux appels en absence. Je suis vannée et n'ai aucune envie d'affronter ce qui, je le sais, m'attend. Pas aujourd'hui, pas après cette journée cauchemardesque au travail. J'ajuste mon chemisier, bombe le torse, prends une bonne inspiration et me retourne.

— Où est ta sœur ?

— Dans la cuisine, dit Chas, mon grand ado, avec un geste vers la droite.

Des deux, c'est lui le plus responsable, certes, mais il a une fâcheuse tendance à adopter les codes du surfeur californien hyper cool. Dieu merci, il ne touche à aucune drogue, et ne monte jamais sur une planche de surf non plus étant donné qu'à Londres, les occasions de surfer sont limitées.

— T'es d'attaque ? me demande-t-il avec un sourire vaguement amusé.

En toutes circonstances, Chas demeure totalement imperturbable. Mais bien sûr, ce n'est pas son problème, c'est *le mien*.

Ma fille Katie est assise devant la fenêtre à guillotine qui donne sur la rue, le dos calé contre plusieurs coussins, ses yeux noisette rivés à une tablette posée sur ses genoux. Elle a l'air complètement absorbée par ce qu'elle fait. Ou bien elle choisit sciemment de m'ignorer, tête penchée en avant, planquée derrière son carré mi-long.

Katie a douze ans mais se conduit comme si elle en avait dix-huit. Ce qui ne fait pas honneur à Chas, déjà majeur, lui, dont le comportement n'a rien de comparable avec l'attitude irascible de sa sœur. De petite fille adorable, Katie s'est métamorphosée sans transition en ado lunatique qui, depuis quelque temps, frise carrément *l'insupportable tête à claques*.

Mon entrée dans la pièce la laisse de marbre, elle maintient volontairement le volume sonore de sa tablette à un niveau très déplaisant.

Je pose lourdement mon sac sur la table du petit déjeuner – quatre chaises et un banc poussé le long du mur –, et me plante au milieu de la cuisine, attendant qu'elle accuse réception de ma présence.

— Eh ben alors ? lancé-je d'un ton peu amène. Katie ?

Elle lève les yeux vers moi une seconde, replonge aussitôt le nez dans sa tablette, puis, lentement, m'adresse un signe de la main et met sa vidéo en pause.

— Alors quoi ?

Ma fille daigne enfin tourner la tête et, sourcils interrogateurs, me regarde à travers deux mèches de cheveux. Elle a les traits fins, des pommettes saillantes et une peau de pêche qui ferait pâlir d'envie bon nombre de femmes. Katie pourrait poser pour des magazines si ce genre de chose l'intéressait, mais pour cela, il faudrait d'abord qu'elle accepte de porter autre chose que des leggings et des sweats à capuche.

— C'est tout ce que tu as à me dire ?

Ses sourcils se froncent.

— Bonjour ?

— Tu sais très bien de quoi je parle, Katherine !

— Ah ouais, dit Chas derrière moi. « Katherine », carrément. Déjà qu'à l'école, ils te prennent la tête, mais alors là, sœurette, on dirait que ça va ch...

— Charles, ne te mêle pas de ça, le coupé-je en le fusillant du regard.

Chas bat en retraite.

— O.K... O.K. J'ai rien à voir là-dedans, moi. Bonne chance, Katie.

— File à la fac, toi ! lui ordonné-je sans quitter ma fille des yeux. Katie, qu'est-ce qui t'est passé par la tête, bon sang ?

— Rien.

— Bon, c'est déjà ça.

— Hein ?

— Eh bien, au moins, ce n'était pas prémédité, je veux dire. (*Katie détourne les yeux.*) Si ? Tu as prémédité ton coup ? (*Elle hausse les épaules.*) Katie ! Trois jours ! Ça fait trois jours que tu es retournée à l'école ! Comment tu te débrouilles pour...

— Elle a eu ce qu'elle méritait, assène Katie, visage fermé.

Les yeux clos, la bouche en cul-de-poule, je reste maîtresse de moi-même, au prix d'un effort surhumain. Rien ne sert de s'énerver, je le sais parfaitement, mais comme d'habitude, ma fille ne me facilite pas la tâche.

— Exclue pendant trois semaines, de retour en cours depuis trois jours et...

— Un peu plus de deux jours, rectifie-t-elle en plissant le nez.

— Quoi ?

— Aujourd'hui, ça compte pas vraiment pour un jour vu que je suis rentrée à 10 heures.

— Je te déconseille de faire la maligne avec moi, Katherine.

— Faut être précis, c'est tout.

— Et depuis quand demandes-tu à l'école d'appeler ton frère plutôt que moi, ou même ton père, hein ?

— Ils t'ont appelée, je te signale, mais t'étais occupée et tu répondais pas.

— J'étais sur le plateau, en direct à la télévision, Katie ! Comment veux-tu que je réponde à mes appels...

— Exactement, et c'est bien pour ça que je leur ai dit de téléphoner à Chas. Ça s'appelle faire preuve d'*initiative*, nan ? En cas de problème, je sais qu'au moins, je peux compter sur mon frère.

— Tu es de mauvaise foi, Katie, et tu le sais très bien. Il faut bien que je trav...

— Ouais, ouais, ouais... je sais.

— Dès la fin de la retransmission, j'ai consulté mon téléphone et j'ai rappelé l'école dans la foulée.

— Ouais, eh ben... ça servait à rien parce que j'étais déjà rentrée, moi. Et maintenant, je vais y rester un bon moment, à la maison.

Elle s'enfonce dans les coussins, bras croisés.

— Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

— Tu te répètes.

— Tu as mis le feu au casier de ta copine...

Katie se redresse vivement, ses yeux lancent des éclairs et elle pointe un index vers moi. Je note au passage qu'elle a trouvé le temps de s'appliquer une couche de vernis à ongles.

— D'abord, c'est pas ma copine, mais alors pas du tout !

— Oui, j'avais compris.

— Et puis, j'ai pas foutu le feu à son casier !

— Ce n'est pas ce que le directeur prétend...

— J'ai cramé une *photo* de son mec, et la photo se trouvait dans son casier à ce moment-là, c'est tout.

— Mais tu aurais pu mettre le feu au bâtiment !

Les yeux de Katie roulent dans leurs orbites.

— Pff, les grands mots, tout de suite ! De toute façon, personne voit où est le vrai problème, là-dedans.

— C'est-à-dire ?

— Le fait qu'Olivia, je te jure, elle harcèle tout le monde dans la classe, et elle pense que personne lui dira jamais rien, c'est juste hallucinant. Et en plus, elle sort avec Freddie...

— Tu... tu as mis le feu à son casier pour une histoire de garçon ? articulé-je péniblement. Tu plaisantes, j'espère ?

— Nan, je l'ai fait parce qu'on m'a mise au défi de le faire.

— Qui ça ?

— On s'en fout.

Je suis perdue, complètement paumée. Katie fréquente une des meilleures écoles privées de Londres. Elle devrait être reconnaissante, profiter de cette chance inouïe pour prendre un bon départ dans la vie, et elle se comporte... voilà, comme ça.

— Tu vas voir la réaction de ton père quand il rentrera du bureau et qu'il apprendra ce que tu as fait !

— C'est ça, vas-y, passe la patate chaude à papa, comme d'hab'. Comme ça, t'es plus responsable de rien, t'as plus à t'en occuper.

— Pardon ?

— Rien.

— Tu es très mal placée pour me parler d'attitude responsable, Katie.

Elle s'extirpe de son siège, ramasse sa tablette et passe devant moi.

— C'est ça, ouais. Je monte dans ma chambre.

Elle a beaucoup grandi depuis un an, elle fait à peine une tête de moins que moi.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme ça, dis-je en l'attrapant par le bras. Je n'en ai pas terminé avec toi.

— Et t'as quoi d'autre à me dire ? soupire-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Trois jours !

Elle me met son pouce et son index sous le nez.

— Deux. Et des bananes.

— L'école pourrait porter plainte contre toi...

En la voyant rejeter ses cheveux en arrière et pouffer de rire, je sens un bouillonnement de colère monter en moi.

— Pff, n'importe quoi !

— Tu es dans de sales draps, Katie.

— Tu parles ! S'ils portaient plainte, ça donnerait une trop mauvaise image de l'école. Ils feront jamais un truc pareil, ajoute-t-elle avec aplomb.

— *Tu risques l'exclusion permanente !*

Elle incline la tête, se passe une main dans les cheveux et, le menton haut, plonge ses yeux dans les miens.

— Tu dis ça comme si c'était un truc négatif.

— Katie Morton, tu me laisses... sans voix. Tu es...

— Privée de sortie ?

— Monte dans ta chambre !

— Merci. Pas trop tôt.

Je la lâche, elle se retire d'un pas indolent.

— Et laisse ta tablette sur le bar. Confisquée ! Tu ne la reverras pas de sitôt !

Une bien maigre victoire, mais par les temps qui courent, je me raccroche à ce que je peux.

Katie, qui tient la tablette à deux mains, la fait violemment claquer sur le bar. Heureusement que j'ai acheté une